Yves Le Manach

« J'aime la Françoise qu'est blonde ! Faut pas voir tout en noir. »

COUPLETS ET REFRAINS TRISTES
(avec équivalent Prozac)

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, Vol.67
Série *Chansons et dépression*
Bruxelles, Juillet 2002

Quand sur la ville tombe la pluie
Et qu'on s'demande si c'est utile
Et puis surtout si ça vaut le coup,
Si ça vaut l'coup d'vivre sa vititiiee.

Loin de me procurer l'envie de me suicider, cette chanson me procura au contraire un sentiment d'harmonie qui était dû à la rencontre heureuse entre le temps sinistre, les paroles pessimistes de la chanson et mon état dépressif. Cette harmonie inattendue me procura pendant quelques minutes une sensation de légèreté de l'être que je n'avais plus ressentie depuis ma visite du béguinage de Saint-Guidon, à Anderlecht, en été 1999.

En cette époque de décadence industrielle et informatique (nous attendons vainement la mise en place d'un malthusianisme économique : mettre des préservatifs aux bénéficiaires), seuls la tristesse et les regrets du temps passé peuvent encore nous offrir les références poétiques tellement nécessaires à notre existence.

La situation politique et économique me laisse le temps de m'analyser, ce qui m'a permis de prendre conscience de mon attrait pour les chansons tristes, pessimistes ou mélancoliques. J'aimerais faire partager ce goût aux lecteurs en soulignant ainsi leur apporter un supplément de sens, donc un prétexte d'espérer.

Si l'univers dépressif a été systématisé dans le blues des chanteurs noirs américains, il n'est pas absent de nos chansons de variétés.

**RECUEIL DE COUPLETS
ET DE REFRAINS TRISTES**

Valse jaune
Boris Vian (Prozac****)

Ayant été à l'école rue du Pont de Lodi, pendant deux ans je passais régulièrement par la rue Dauphine. La librairie Actualités n'existait pas encore, mais Le Tabou était toujours là et Boris Vian y jouait de la trompinette.

On a distingué Boris Vian pour son style, moi ce que j'aime, c'est sa dépr*i*me : *« La vie, c'est comme une dent. Il faut vous l'arracher, la vie »*. On encore *: « Quand j'aurai du vent dans mon crâne quand j'aurai du vert sur mes osses ...».*

Ce que j'apprécie, chez Boris Vian, c'est son adhésion au désespoir universel de ce temps : *« La douleur mentale (morale) n'existe pas chez l'homme ou chez l'animal seul. C'est un cadeau de la société. » ; « Plus ça va et plus je suis pénétré de la certitude que tous les autres sont idiots et que moi seul ai raison. Quand ça ne serait que pour pouvoir parler à quelqu'un, il faut donc que je mette quelqu'un dans le coup. » (Traité de civisme).*

C'est cette impossibilité de mettre quelqu'un dans le coup qui est la cause du désespoir. Il n'y a que le Soleil et moi, mais le soleil est de l'autre côté du monde !

Il y a du soleil dans la rue
Moi j'aime le soleil mais j'aime pas les gens
Et je reste caché tout l'temps
A l'abri des volets d'acier noir
Il y a du soleil dans la rue

La Chanson du braconnier
Gaston Couté (Prozac ****)

*Gaston Couté, poète de la Beauce et chansonnier montmartrois, collaborateur de la **Guerre Sociale** et autres publications anarchistes, est mort de la tuberculose en 1911, il avait 31 ans. L'opposition à la fois humoristique et sinistre entre les idées noires du braconnier et la blondeur de sa Françoise, fait que j'aime fredonner cette chanson.*

Pour tous les bougres qui braconnent
Dedans la Sologne aux bourgeois
Ça n'est pas quand la lune donne
Qu'il faut aller au bois :
Sous les sapinières profondes
On rampe dans le noir.
J'aime la Françoise qu'est blonde !
Faut pas voir tout en noir.

À PARIS, ON TROUVE LES
ARTICHAUTS DE BRUXELLES
À LA LIBRAIRIE
ACTUALITÉS
38 RUE DAUPHINE
PARIS 6ème

INTRODUCTION

Quand l'Amour meurt
Georges Millandy (Prozac***)

Lorsque tout est fini
Quand se meurt notre beau rêve,
Pourquoi pleurer les jours enfuis,
Regretter les songes partis ?
Les baisers sont flétris,
Le roman vite s'achève ;
Pourtant le cœur n'est pas guéri,
Quand tout est fini.

Adieu, printemps,
Déjà l'automne
A dépouillé les prés, les bois,
Et notre cœur tout bas s'étonne
De n'aimer plus comme autrefois.

Au vent mauvais qui les emporte
Nos regrets cèdent tour à tour.
Pourtant parmi les feuilles mortes
On cherche encore s'il reste un peu d'amour.

Cette chanson, qui semble avoir inspiré *Les feuilles mortes* de Jacques Prévert, a été écrite par Georges Millandy en 1913. Henry Gauthier rapporte, dans son livre *Les chansons de notre histoire*, qu'elle fut adoptée par certains organistes d'églises pour célébrer le moment de l'élévation, mais qu'en réalité elle fut composée sur le piano d'un bordel avant

je le trouve égocentrique, aigri… et son l'anarchie sent le boulevard. Par contre j'apprécie ses premières chansons auxquelles je recours souvent quand j'ai le blues, telle cette «Barbarie» qui est non seulement sinistre, mais cynique.

Dans la rue anonyme,
Y a partout des Jésus,
Qui vont quêter leur dîme
Avec des yeux battus.
Barbarie, donne-lui quelques sous,
Barbarie, pour ses yeux aigre-doux,
Barbarie, après tout, je m'en fous.

Tout va bien
Beau Dommage (Prozac ***)

Je ne suis pas un inconditionnel du groupe québécois, mais j'ai apprécié la ballade du phoque qui part travailler dans un cirque aux Etats Unis *: « Ça n'vaut pas la peine de quitter ceux qu'on aime pour aller faire tourner un ballon sur son nez… ».* J'aime bien la tendresse qui émane de *Tout va bien* (Prozac***) *:*

Ayez pitié de l'homme qui a peur
Prenez-lui la main quand il pleure
Amenez-le doucement danser
Jusqu'au petit matin
Donnez-lui le goût de croire
Que tout va bien.

Moi j'aime bien la rue mais quand elle s'endort
Et j'attends que le jour soit mort
Et je vais rêver sur les trottoirs.
Et l'soleil
De l'aut' côté du monde
Danse une valse blonde
Avec la terre ronde ronde ronde

Les ombres sont chinoises
Giani Esposito (Prozac****)

Giani Esposito, en tant que compositeur et chanteur, semble aujourd'hui oublié. S'accompagnant d'un doigts ou de quelques doigts, il est mort le 31 décembre 1970. A moins que ce ne soit le 1er janvier 1971. Il avait 40 ans. *« Minuit, mon dernier rire de l'année – Minuit, mon premier rire de l'année »* écrivait-il dans une chanson qui fut sa dernière. J'adore Esposito, trente deux ans après sa mort, il m'est toujours d'un grand secours.

J'étais en train hélas de me tordre de rire
Sans honte ni plaisir et sans savoir pourquoi,
Quand une femme est entrée dans ma vie
Ma vie éphémère, intime par surcroît.
Ne sachant plus du tout quoi dire ou ne pas dire
J'en riais de plus belle, elle en fut ébahie.

Barbarie
Léo Ferré (Prozac **)

Je n'aime pas beaucoup le Léo Ferré post-soixanthuitard,

d'alimenter le répertoire des cafés-concerts et des bals de la Belle époque. Cependant elle doit sa gloire à l'éphémère de de suicides qu'elle provoqua ; la nostalgie expressive et réaliste dont elle est empruntée ayant eu le pouvoir étrange de pousser les amoureux déçus au geste définitif.

Quand une simple chanson, quelle que soit sa puissance d'évocation, a le pouvoir de pousser les amoureux à se suicider, on peut s'interroger sur l'état de santé morale de la société et sur les valeurs qui la fondent.

Je ne connais pas le pourcentage des suicides provoqués, à notre époque, par les chansons de Patrick Bruel ou par celles de Renaud, mais un certain nombre de publications récentes soulignent l'importance du harcèlement moral au travail et des licenciements collectifs dans des états dépressifs qui vont parfois jusqu'au suicide.

Etant moi-même chômeur et déprimé, on pourrait penser que je fais partie de cette partie de la population particulièrement exposée au danger des chansons tristes. Hypothèse que je voudrais démentir avec l'anecdote suivante.

C'était au mois de janvier 2000. La pluie ayant cessé de tomber, je me dépêchai d'aller jusqu'à la Place du Miroir pour faire une provision de boites pour mes chats. Bien protégé dans mon anorak, le vent froid et humide qui s'engouffrait dans la Chaussée de Jette me fouettait le visage. Loin d'éprouver le désir de retourner au chaud, je me surpris à fredonner, avec un certain dynamisme, le refrain de la chanson de Léo Ferré, *Ostende* (Prozac**) :

Oui ça pleuvait, oui ça pleuvait,
Comme à Ostende et comme partout